

Cité, enclave et continent en Méditerranée (XVI^e-XIX^e siècle)

City, Enclave and Continent in the Mediterranean (16th-19th century)

Daniel Nordman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13049>

DOI : 10.4000/cdlm.13049

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2020

Pagination : 25-36

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Daniel Nordman, « Cité, enclave et continent en Méditerranée (XVI^e-XIX^e siècle) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 100 | 2020, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 07 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/13049> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.13049>

Ce document a été généré automatiquement le 7 mars 2021.

© Tous droits réservés

Cité, enclave et continent en Méditerranée (xvi^e-xix^e siècle)¹

City, Enclave and Continent in the Mediterranean (16th-19th century)

Daniel Nordman

- ¹ Les historiens débutants l'ont tous appris : les Anciens disaient *Alexandria ad Ægyptum*, même s'il arriva que l'expression fût interprétée comme Alexandrie d'Égypte. Ne fallait-il pas comprendre que la cité prestigieuse était, non en Égypte, mais près de l'Égypte, à côté de l'Égypte ? La question a fait débat, il y a plus d'un demi-siècle². Les liens donc, les formes de la distance, de la contiguïté et de la continuité sont en cause. Autre cas de figure, où dans un lieu unique, se recomposent et se mêlent histoire et espaces multiples – citadin, catholique, national, européen, universel –, en époques sublimées de la mémoire : c'est celui de Rome, héritière de la Rome républicaine, des Césars et de la Renaissance, qui fut la capitale d'un État souverain au statut international et celle d'un pontife spirituel, une ville du Risorgimento, puis la Rome du Vatican et du Concile, de la République et du traité de 1957 signé au Capitole. En bref, elle est l'expression d'une Trinité de l'Histoire, une ville Verbe, comme le proclamait déjà, en substance, Giuseppe Mazzini lorsqu'il invitait la jeunesse d'Italie à regarder vers le midi, en direction de la Méditerranée³. En Orient enfin, Jérusalem, Ville sainte et symbole du monde, a été aussi un lieu terrestre, dans l'Empire ottoman, comme chef-lieu au statut incertain ou comme capitale de district. Plus tard, en 1947, le projet a été de faire d'elle un *corpus separatum*. Des résolutions votées par les Nations unies ont prôné une internationalisation au contenu variable, pour une ville méditerranéenne par l'espace et à plusieurs titres universelle. Trois configurations dissemblables sans doute, celle de la contiguïté, celle du centre étatique, national et œcuménique, celle de la terre en conflit et de l'universalité : à chaque fois l'espace construit est en jeu, loin des données d'une distance seulement physique.

Espaces et frontières en Méditerranée

- 2 Grammaticale et philologique parfois, juridique et symbolique toujours, la question renvoie, loin de ces cas emblématiques, à une interrogation constante que n'expriment pas toujours avec clarté des mots qui laissent une ombre d'indécision dans la formulation institutionnelle et géographique : quelles relations existe-t-il entre l'inclusion et l'exclusion, entre la proximité et la distance – apparentes ou mesurées –, entre le centre et la périphérie, entre les centres, et entre le lieu, le voisinage du lieu, le plat pays immédiat et les profondeurs de l'hinterland ? Surgissent toutes les modalités spatiales, fondant non pas un territoire uni par la géographie et par le sens, mais un pays inégal, désarticulé, composé d'exceptions pérennes ou transitoires, de formes géographiques agencées ou superposées. Superposées, comme on dirait aujourd'hui des espaces feuilletés et entrecroisés. Mais les expressions ne sont guère moins incertaines que le *ad Ægyptum* latin. L'échelle rend l'objet plus complexe encore. Quelles qu'elles soient, ces villes sont dans l'espace méditerranéen, à défaut de territoire défini, fixé, borné et nommé d'un terme identique pour tous les protagonistes éventuels – ce qui, on le sait, à travers le monde n'est nullement une exception. L'enveloppe, la Méditerranée, est une multiple frontière. Les historiens, les géographes, les juristes se sont plus longuement intéressés aux frontières terrestres, y compris à celles qui distinguent des pays méditerranéens entre eux. Mais à la mer en soi comme frontière ? Il faut aller au-delà de l'évidence, liée à l'immensité physique ou à la seule distance, au sentiment d'une illusoire stabilité historique imposée – pure apparence – par la géographie : nul ne le conteste aujourd'hui, d'autant que l'ambivalence – le lien ou la barrière – sont souvent, comme l'Atlantique, la montagne ou le désert, arguments de rhétorique. La frontière de la mer, notons-le, n'est pas immobile : elle se constitue partout là où se localisent des théâtres de combats, dès que se dresse une forteresse, dès que passe un groupe de soldats et de pillards ou que s'affrontent des partis ennemis. Dans les *Chroniques* de Jean Froissart (1337 env. - apr. 1404), la frontière est à peu près toujours associée à des conflits, dans des expressions toutes faites, comme « faire frontière », « faire bonne frontière », « faire guerre et frontière ». Le mot s'entend, dans quelques cas, des frontières entre les terres d'Islam et celles de la Chrétienté : « Ce fu que le roy de Grenade tenist les frontieres de son pays closes et les pors de mer, et n'eust aux Portingalois ne Englois nulles aliances ». Ou encore : les villes de Chypre « sont fortes et font frontieres aux Turchs »⁴. L'idée de front porte les acteurs vers une politique d'expansion : conquérir d'autres terres, contrôler d'autres mers (c'est ici la relation conflictuelle entre le roi de France et les Habsbourg), jusqu'à une sorte de compromis lorsque la relation est apaisée et intéressée, au grand scandale d'une partie de la Chrétienté, entre François 1^{er} et Soliman le Magnifique, pour la maîtrise de routes et de « caravanes maritimes » (selon une expression du XVIII^e siècle, désignant en fait le commerce de port à port)⁵, des marchés et des sources d'approvisionnement. Soit une tendance à l'extension et à la domination, qui sont un fait de frontière. Mais à l'opposé, des espaces étroits compartimentent les terres en entités de dimensions médiocres, en une mosaïque d'alvéoles – îles, plaines littorales, vallées – d'une dimension moyenne d'une dizaine de kilomètres. C'est un constat de géographe morphologue, affirmant que nulle part la trame du monde n'est aussi fine, même pas dans les îles du Japon⁶, qui a été reproduit dans l'ouvrage monumental de Peregrine Horden et Nicholas Purcell⁷, ceux-ci l'insérant dans une conjoncture plusieurs fois millénaire au cours de laquelle échanges, communications et

compensations ont permis d'échapper aux cataclysmes universels ou à des dépressions démographiques et économiques durables. La frontière, parfois faiblement institutionnalisée, ne s'en insinue pas moins partout, se multipliant de lieu en lieu, accessible, sinon au pouvoir et à la contrainte, du moins aux sens qui rendent plus proche la présence invisible – par les discussions à distance qui transportent la voix à travers les champs et les hauteurs des îles grecques – et plus proches aussi les menaces que représente au loin la vue d'un voilier – celui de corsaires musulmans ou chrétiens attendant la nuit pour débarquer. Entre ces deux extrêmes, la mer s'articule en une série de bassins, définis par le nom des terres adjacentes : sur une carte de Nicolas de Fer, intitulée *La mer Méditerranée et les costes des estats qui la borne* [sic] (Paris, 1709), ce sont la mer d'Espagne, la mer de Provence, la mer de Gênes, la mer de Toscane, mer Noire, la mer de Chypre, la mer de Levant, la mer de Barbarie, entre autres. À une vingtaine de dénominations s'ajoutent des noms de golfes (golfe de Venise, de Tarente, etc.). Une telle pratique de la dénomination se retrouve au début du XIX^e siècle dans une Description de l'Europe orientale⁸ : Conrad Malte-Brun, auteur de cette *Géographie universelle*, décrit une mer plurielle comme une succession de mers intérieures. Jules Verne énumère aussi bassins et golfes distincts, de la mer de Crète aux golfes de Gênes et de Gabès, constituant une « Méditerranée latine » – par opposition à la Méditerranée américaine⁹. Entre la terre et la mer, une limite géographique s'abolit, par la volonté politique des riverains, hommes ou institutions, et par les textes, limite qui se distribue en unités partielles.

En lisière de la mer : la ville étape et point d'appui

- 3 La disparité, le voisinage et l'identité ne se manifestent jamais aussi nettement que dans l'agglomération, qui peut être une greffe, un écart, un lieu, ou encore un temps de privilège ou de sécession. C'est le moment du territoire, occupé, nommé, fût-ce de façon précaire – même si ces traits ne sont pas exclusifs d'autres formes concurrentes de domination et de désignation. La ville concentre les jeux de toutes les échelles. De la place de la ville comme phare chargé d'histoire, de pouvoir ou de symboles sur le pourtour du bassin méditerranéen, des cartes peuvent témoigner, telle la *Carte Particulliere de la mer Mediterranee* de François Ollive (Marseille, 1662) : cet hydrographe prolifique multiplie les scènes décoratives (chasse en Afrique, combats navals) et surtout introduit dans les marges des vues cavalières de villes (Alger, Tunis, Tripoli, Alexandrie, Jérusalem, Damas, Alep, Toulon, Marseille), places maritimes ou cités admirables¹⁰.
- 4 Il y a parfois plus d'histoire dans un texte de roman que dans n'importe quel autre témoignage – peut-être parce que, à la différence de l'archive disséminée, il élabore une vision globale, fût-elle contrastée, et ceux que j'invoque, pour être du début du XX^e siècle, n'en sont pas moins des exemples parmi tant d'autres, et pour d'autres ailleurs. Ou bien les villes et les sites se suivent, sur les bords d'une Méditerranée parcourue par Mathias Sandorf, héros du mouvement national hongrois, arrêté et évadé, reparaissant sous le nom de docteur Antékirtt. Villes et escales composent la trame d'un roman géographique méditerranéen (le littoral est le décor mobile, et la mer peut-être un personnage principal)¹¹, par Trieste, Raguse, Cattaro, Malte, Catane, Ceuta, Monaco, Tunis, Tétouan, Tripoli¹². Ce sont autant d'aspérités et de points d'appui, liés entre eux par des déplacements (par exemple le trajet Tunis – Tétouan,

ponctué par la succession des villes côtoyées), mais aussi comparés et opposés en lieux, en îles et en enclaves semblables, comme Malte dont l'appartenance (à l'Europe ? à l'Afrique ?) a « passionné les géographes » ; ou Ceuta « sorte de Gibraltar espagnol », « enclave » dans le territoire marocain comme la principauté monégasque dans le territoire français ; ou la Tête de Chien, au-dessus de Monaco, « cette face de dogue, qui semble interroger la Méditerranée comme un sphinx du désert lybique [sic] »¹³. De telles précisions mettent en évidence, en réalité, des constantes : d'une part, des usages fréquents dans la description, d'après lesquels le centre est cité plutôt que l'arrière-pays, et la plaine, la province, le district géographique désignés par la ville dont ils dépendent ; d'autre part, la tendance à évoquer les lieux institutionnels du pouvoir (en l'occurrence la cité, dans laquelle siègent l'intendant, l'évêque ou le commandement militaire) ; ensuite, s'agissant de l'Afrique du Nord, la pratique de la comparaison, les particularités maghrébines, géographiques entre autres, étant rapportées à l'Europe selon des analogies qui rapprochent l'inconnu de ce qui est connu, le mouvement inverse étant d'ailleurs possible et bien des fois attesté (par exemple de la Provence à la Kabylie, du nord au sud de la Méditerranée) ; et surtout, en définitive, l'idée selon laquelle la ville, le port, la citadelle, l'enclave sont toujours en position d'insularité ou de semi-insularité, celle qui polarise les menaces. Quel envahisseur, en effet, se bornerait à occuper le plat pays, quel prétendant parvenant devant une ville s'arrêterait à ses portes, quelle révolution ne viserait pas avant tout le pouvoir dans la ville et par la ville ?

- 5 L'histoire des frontières passe ainsi par la conquête de la cité, de l'extérieur ou de l'intérieur. Elle est rarement exclue de la trame urbaine, tissée de centres politiques et de lieux. Et si l'on s'en tient aux relations entre les rives septentrionale et méridionale, on se rend compte que l'histoire de la Méditerranée oscille entre le témoignage de la connivence et celui du conflit, dont les villes occupées sont les signes ou les enjeux. La première s'exprime entre les matelots, les marchands, les pèlerins et les autres voyageurs, car les navires appartenant officiellement à des camps adverses doivent faire relâche et s'approvisionner en eau et en vivres, et l'assistance mutuelle est de rigueur en cas de tempête. Les ports d'Alger et de Marseille, tournés l'un vers l'autre, ont fait ces expériences communes, imposées par les contraintes de la navigation, souvent acceptées sans arrière-pensées¹⁴. Le second, le conflit, qui peut tendre à la transformation de la Méditerranée en lac français, explose lors de la prise d'Alger :

Alger est pris par nos armes, eh bien ! que nos armes le gardent et le conservent à la France. Oran, Constantine et les États adjacents ont pris part à la querelle ; qu'à leur tour ils subissent la loi du vainqueur. Alger, Oran et Constantine sont contigus à Marseille, il n'y a qu'un peu d'eau entre les deux terres [ils sont] aujourd'hui français¹⁵.

- 6 L'occupation se fait donc à partir d'une ville clé.

Le corpus separatum

- 7 Ni Alexandrie antique, ni Rome, ni Perpignan, ni Tripoli en Libye ne sont à proprement parler au centre. Mais elles deviennent des pôles politiques, institutionnels, économiques, religieux, culturels, selon les cas. La ville frontière est insérée dans un dispositif profond, alors que la limite de souveraineté se situe aux extrémités du territoire, en un lieu précis où le droit, l'impôt, entre autres signes, se modifient – ce qui n'exclut pas les conflits d'attribution. La frontière reste en deçà de cette ligne ou

tend à la déborder, à s'implanter au-delà, si bien qu'elle suscite une zone, mouvante, instable. En se déplaçant, elle constitue une région dans laquelle elle s'approvisionne, où elle installe des communications, développant un hinterland par rapport auquel elle est excentrée. D'un tel pôle périphérique Montesquieu, plus que tout autre, a su souligner la logique et la raison, à propos de la défense de Paris :

En France, par un bonheur admirable, la capitale se trouve plus près des différentes frontières justement à proportion de leur faiblesse ; et le prince y voit mieux chaque partie de son pays, à mesure qu'elle est plus exposée¹⁶.

- 8 Ce rapport constant à l'espace et au territoire s'exprime, sur les côtes, de façon spécifique tendant en apparence à détacher la place de son arrière-pays, selon des modalités variables. Par le statut juridique de *corpus separatum* qu'une cité portuaire peut revendiquer – et obtenir, comme ce fut le cas de Fiume au temps de Marie-Thérèse. Par une ceinture de murailles, que l'on retrouve autour de tant de villes méditerranéennes, comme ailleurs. Par l'occupation étrangère, espagnole sur la côte méditerranéenne (de Melilla en 1596 à Oran en 1509, Bougie en 1510, Tripoli en 1510, au Peñon à l'entrée d'Alger de 1511 à 1529, ces divers points d'appui restant entre les mains des Espagnols pour des durées variables), par les expéditions qu'a conduites Charles Quint contre Tunis en 1535 et contre Alger en 1541 – celle-ci est un désastre pour l'empereur¹⁷ – et par les Français contre Djidjelli, puis contre Alger au xviii^e siècle, par d'autres encore venues de Toscane, des États-Unis même, d'Angleterre, en divers lieux et jusqu'au début du xix^e siècle. Par la toponymie aussi : à Tarabulus al-Gharb, la Tripoli de l'Ouest par opposition à la Tripoli d'Asie, est parfois accolé le terme d'al-Mahrusa, la protégée, la bien gardée. Par l'existence d'institutions municipales propres : s'il est vrai que, en pays d'Islam, l'exemple d'Istanbul a reflété la confusion entre le gouvernement central et l'administration municipale, et que la gestion de la capitale est absorbée dans l'appareil administratif impérial¹⁸, à Tripoli sous les Karamânî (1711-1835) un magistrat municipal préside l'assemblée de notables et de marchands, composée des représentants d'une dizaine de grandes familles ; il est investi par un vote de confiance de l'assemblée, il intervient dans la nomination des chefs de corporations, veille à la construction et à l'entretien de la ville (voirie, propreté), contrôle les corporations, les marchés, la distribution du blé et du pain, la rentrée des impôts fonciers, l'ordre dans la cité, l'assistance aux orphelins et aux indigents¹⁹. L'exemple de cette magistrature urbaine montre que l'institution de type communal peut être distincte des pouvoirs gouvernementaux, quoi qu'on en ait dit. À la suite d'un débarquement de troupes ottomanes, les membres de la famille des Karamânî sont exilés à Istanbul et le pays placé sous administration directe, aux dépens de la spécificité institutionnelle de la cité. Des ports peuvent être exposés à des formes d'internationalisation (Fiume, Tanger). Ils deviennent ainsi des corps étrangers, selon une expression courante acceptable si elle n'implique pas la référence à un organisme vivant.
- 9 Ces postes avancés se protègent contre les menaces extérieures. De là proviennent leur vitalité et leur résistance. Mais le cordon qui les unit au reste du pays, État ou province, est aussi un élément de fragilité. Au Maroc, coalitions, retournements, accès de violence constituent la trame du pouvoir depuis la fin du xiv^e siècle. Des clans se disputent la domination des villes, au temps de la présence portugaise sur le littoral atlantique : à Safi par exemple, au début du xvi^e, un chef local ambitieux assassine un concurrent, tient tête aux Portugais, puis séjourne au Portugal dont le roi le nomme caïd de la région des Doukkala, et vers la Méditerranée une ville comme Tétouan est au

début du xvii^e siècle pratiquement indépendante – comme plus tard Fès, pendant quelque temps. Dans les manœuvres aventureuses et les compétitions pour le pouvoir s'exercent la pression des Turcs d'Alger et d'Istanbul et celle du roi du Portugal²⁰. D'autres fois, en un mouvement inverse, le repli sur soi paraît être la meilleure garantie. Trois siècles à peu près plus tard, dans les années 1840, après l'installation des Français, des projets de défense et de fortification tendent à l'encerclement d'Alger, selon des thématiques qui mêlent le souci de la défense (un tracé d'enceinte permettrait de « voir venir l'ennemi de loin », c'est-à-dire, ici, de l'intérieur), la colonisation agricole et des perspectives d'aménagement inspirées plus ou moins par les idées saint-simoniennes, ainsi que le refoulement des populations dominées en dehors des murs. Une brochure de 1847 propose un partage du territoire en villages arabes et européens, séparés mais demeurant contigus²¹. Apparaissent encore les images de lieux isolés, sans espace profond, liées à une conception cellulaire de la territorialité dans laquelle ont longtemps dominé des droits, des disparités et des irrégularités maintenant l'existence d'espaces insularisés²², dans une double acception de totalité enclose et d'unité. Lorsque la période de l'occupation restreinte s'achève, le temps long des villes dites barbaresques, menaçantes en Méditerranée et menacées, laisse la place à la conquête terrienne et à l'installation continue, vers l'Algérie, d'un second empire colonial.

La ville comme porte : vers le continent

- 10 De l'Espagne Pierre Vilar a écrit que cette presqu'île massive est une « sorte de continent mineur »²³, à part, en position excentrique sans être pour autant un monde clos. L'idée de plénitude et d'ouverture importe : *mutatis mutandis*, la ville côtière en Méditerranée, si elle est une variété d'exclave (sinon spatiale, du moins institutionnelle, militaire, économique) n'est pas une île coupée du continent. Du continent, précisément : c'est dire qu'elle est en continuité avec le pays profond²⁴, quel que soit le statut municipal, international. Quand bien même ce lieu de frontière, par rapport à la rive opposée de la Méditerranée, serait une cible offerte à toutes les interventions extérieures, il tient à un hinterland qui le nourrit et qu'il modèle.
- 11 Les liens sont innombrables, économiques, religieux, culturels, linguistiques, entre autres. De tous ceux-là il ne peut être question, car ils sont spatiaux plutôt que territoriaux (territoriaux, c'est-à-dire marqués par une relation forte entre appropriation, identité, expérience vécue et affectivité). L'aspiration à la clôture, la réaction obsidionale, la volonté de conquête et d'essaimage ont ceci en commun qu'elles maintiennent, malgré les obstacles, des liens avec l'arrière-pays.
- 12 Le lexique est toujours un guide, que la terre voisine soit ou non exprimée dans un nom propre. Dans les descriptions géographiques et juridiques de l'Ancien Régime en France, les « appartenances, dépendances et annexes » sont constamment évoquées – y compris, pour la Cerdagne, dans les négociations du traité des Pyrénées (1659). L'on peut trouver même des « circonstances », entendues dans une acception spatiale parfaitement appropriée. C'est toujours l'idée d'un corps, comme un noyau autour duquel graviteraient des annexes. En dehors des termes généraux, les noms sont éloquents : *ad Ægyptum*, l'expression déjà citée, mais aussi le *Dominio da Terra* ou Terre Ferme de Venise, ou encore les Terres adjacentes dont la modeste ville de Saint-Tropez, lieu « frontière de mer », fait partie comme Marseille et diverses communautés

d'habitants de la Provence rhodanienne²⁵. Il y a également le *Dominio da Mar* à Venise, ce qui introduit de la distance, et l'idée de porte qui, elle, évoque la *porta* latine, passage, porte de ville – par opposition aux *fores*, porte de la maison –, ainsi que le doublet *portus*, passage, entrée de port et port lui-même²⁶.

- 13 *Opportunus* était le port utile aux navigateurs de l'Antiquité qui le désiraient vivement²⁷, le navire admis à entrer, le vent ou les flots qui le poussaient vers le port, c'est-à-dire opportunément. La porte ouvre aussi sur la mer ou sur l'hinterland lointains. Usées, conventionnelles, savantes ou publicitaires, n'échappant pas toujours à la rhétorique, certaines expressions restent éloquentes : Marseille est la porte de l'Orient, comme le sont Trieste ou Istanbul, et Marseille²⁸ et Istanbul sont aussi des portes de l'Occident. Et que dire de Vienne, longtemps menacée par les Ottomans ? Combien de villes ont été pensées comme des têtes de pont à l'arrivée, et comme des clés !
- 14 De là ce qui est au-delà de l'enceinte. De nombreuses cités sont environnées de jardins et de champs cultivés par des citadins ; des villages situés en dehors des murs sont pourvus de mosquées et d'établissements confrériques, de marchés et de bains, et ils sont habités par une population qui n'est pas seulement composée de paysans. Les divisions évidentes entre populations citadines et populations rurales sont largement compensées par des liens économiques, religieux, sociaux. L'image d'une ville barricadée ou non à l'intérieur de ses murs, se dressant toujours comme une forteresse isolée, a laissé la place à une vision plus nuancée. Au XVII^e siècle, la banlieue immédiate d'Istanbul est parsemée de jardins potagers et de cultures maraîchères, contribuant – insuffisamment – à l'approvisionnement d'une agglomération dont la réputation est celle d'une ville monstre²⁹. Autour d'Alger, on voit de nombreux jardins et des terrains portant des arbres fruitiers. Dans la ville, aux marges de la ville ? À Salé, loin d'être constitués en mondes toujours hostiles, séparés par la haute frontière de murs et par des portes closes, ruraux et citadins entretiennent des échanges denses. Les liens sont marqués par l'importation en ville des produits agricoles, la vente des objets de l'artisanat urbain, la fréquentation du marché citadin et le grand nombre de commerçants itinérants ; par le rôle des contacts personnels et des liens familiaux ; par des pratiques religieuses communes, des confréries trouvant la plus grande partie de leurs adeptes dans la population rurale. Des artisans installés depuis longtemps peuvent encore faire figure, aux yeux de citadins, de paysans. La campagne est dans la ville, et de la ville³⁰. En Italie du Sud, il existe des villes paysannes – villes par le chiffre de population, paysannes par les activités. Inversement, les villageois mènent une vie de citadins en Provence. Les observations de Charles de Brosses sont perspicaces : « L'enceinte des murailles de Gênes est extrêmement vaste ; elle renferme plusieurs montagnes sur lesquelles sont des maisons de plaisance, de sorte qu'on va à la campagne sans sortir de la ville »³¹. Qu'apportent alors la menace et l'occupation étrangères ? Sur le terrain des relations continues, manifestes en dehors des conflits de souveraineté, elles n'édifient pas toujours une très haute barrière de communications impossibles. Sur la côte atlantique, le Portugal a excellé dans la diversité des formes de domination, de l'administration calquée sur celle de la métropole (en Tingitane) aux donations royales en principe octroyées à de grands seigneurs (Larache, Anfa) et à des villes vassales gardant leurs institutions : soit toute une gamme d'occupations et de protections, ce qui permet aux Portugais de multiplier à partir des *fronteiras* les incursions dans l'arrière-pays, pour s'approvisionner en grains (ainsi qu'en chevaux, dont la vente aux chrétiens est proscrite en principe par l'islam) et détourner l'impôt à leur profit. Les rapports entre les occupants des villes et les tribus sont souvent

violents. Mais les relations entre les Européens – les Espagnols sur la côte méditerranéenne – et les populations du Maghreb, longtemps exclusivement présentées comme des oppositions massives et irréductibles, sont beaucoup plus proches, selon les moments il est vrai, de formes d'interpénétration et d'échanges liées à des opportunités politiques ou économiques, à des intérêts. D'un camp à l'autre, des émissaires vont et viennent. Les étrangers, s'ils doivent se défendre, peuvent s'appuyer éventuellement sur les tribus, qui fournissent jusqu'à des hommes en armes. Oran, dès le xvi^e siècle, opère une synthèse, comme ville frontière, entre la Chrétienté et l'Islam. Elle reçoit d'Espagne des militaires et leurs familles, des marchands, des artisans, des administrateurs, des religieux. Pour consolider leurs positions face à la menace venue d'Istanbul, les Espagnols se tournent vers des tribus, elles aussi hostiles à l'Empire ottoman. Des relations s'établissent avec celles des alentours, qui livrent du blé et de l'orge, des dattes, divers produits, et font paître leurs troupeaux à proximité de la ville. Elles fournissent des guides, des troupes auxiliaires, des femmes pour les célibataires. Les soldats issus de familles mixtes sont appelés à défendre Oran. Des processus de rapprochement s'ébauchent, fondés sur des conversions et sur la maîtrise des langues³². Les changements de souveraineté retissent les rapports, malgré l'hostilité de principe.

- 15 Ils ne se sont pas bornés à des formes complexes d'échanges suscitées par la seule proximité, à l'abolition des distances, ou encore à l'introduction de rapports culturels dans la proximité spatiale. Le roi de Portugal Manuel I^{er}, au début du xvi^e siècle, s'est octroyé une large titulature : « Seigneur de la conquête, navigation et commerce d'Éthiopie, Arabie, Perse et de l'Inde ». La place du Maroc du xvi^e siècle s'élargit de même aux dimensions du monde. La façade atlantique se développe, en raison de la présence territoriale des Portugais et de la route maritime vers l'Asie ou de la circulation des navires espagnols à travers l'océan, mais aussi d'un dynamisme propre (l'exportation du sucre). Le Maroc veille aussi à la sauvegarde de ses liens commerciaux à travers le continent africain, comme on le voit sous Moulay Ismaïl s'efforçant de ranimer la route de Tombouctou. Après sa mort, l'axe décline au profit de ceux qui joignent le Sahara et la régence d'Alger³³. Quoi qu'il en soit, des réseaux mondiaux se sont mis en place, dans lesquels les marchands européens ne sont pas absents, espagnols et portugais, mais d'autres aussi, flamands et anglais (ces derniers à partir de 1551). À Salé et à Tétouan, des maisons de négoce sont françaises, anglaises, flamandes. À des titres divers, l'occupation d'enclaves côtières – Tanger en 1684 est reprise aux Anglais, Larache en 1689, Asila en 1690 aux Espagnols³⁴ – ont sans doute des effets, immédiats ou différés, sur les arrière-pays. Celle de Gibraltar, en 1704, intègre l'Angleterre dans un vaste ensemble régional : la place est ravitaillée désormais par le Maroc, et quelques années plus tard une ambassade anglaise obtient des privilèges économiques, l'extension du commerce maritime, la liberté de circulation pour les sujets anglais³⁵. En échange, les Anglais promettent la fourniture d'armes. Par une extrémité, qui sert de point d'entrée, le système, que façonne le politique, s'étend, bien avant le xix^e siècle.

- 16 C'est alors que se développe la « question saharienne », selon le vocabulaire du temps. Les relations existaient entre les États du Maghreb et les régences ottomanes d'une part, et le Sahara d'autre part, soit des liens commerciaux, religieux, fiscaux, même s'ils n'entraînaient pas d'occupation territoriale proprement dite : la maîtrise des pistes caravanières – pour l'or et les esclaves du sud au nord, pour le sel du nord au sud, mais aussi les étoffes et les métaux – est l'essentiel, c'est-à-dire l'accès à Oualata,

Tombouctou, Gao ou à d'autres cités. À quoi s'ajoute la traite transsaharienne. Le siècle des colonisations a accentué les traits de la configuration territoriale, par et pour le contrôle des « portes ». « Ce qu'il faut, mais ce qu'il faut absolument, c'est occuper vigoureusement le Tell et les passages principaux qui sont les portes du Sahara », estimait Daumas³⁶. Les textes défendent l'idée que le désert n'est pas une immensité vide, que, en plus des routes commerciales reliant l'Algérie aux contrées centrales de l'Afrique, une jonction politique doit être constituée entre la colonie du nord et les territoires français subsahariens. Les explorations – anglaises, françaises, allemandes – et les missions géographiques et scientifiques rendent possible, voire urgente compte tenu des rivalités internationales, l'occupation, et l'idée commode d'hinterland algérien sert de justification. Une carte du Sahara central et méridional de 1891, par exemple, étale, pour faire figurer des densités de population, un dégradé de sept nuances de couleur rouge : elle est publiée par Camille Sabatier, ancien député d'Oran³⁷. Les signes graphiques – bandes colorées ou hachurées, homogènes et continues, traduisent deux mouvements complémentaires, militaires, politiques, scientifiques : l'intégration de territoires, bien au-delà de la seule notion de confins – celle des confins algéro-marocains, entre autres –, dans un système d'assemblage méditerranéen au départ (en partie), mais devenu impérial et africain, selon une logique continentale de la conjonction et de la continuité ; et la multiplication des interventions impériales étrangères, puis des intérêts nationaux (de huit ou dix pays aujourd'hui, pour le Sahara)³⁸.

- 17 La Méditerranée ? Elle se transporte et s'exile quand la fiction rassemble. Dans *Lord Jim*, superbe et fascinant, qui a paru dans une revue écossaise, en 1899-1900, Conrad met en scène un personnage secondaire, un Allemand de Bavière compromis dans le mouvement révolutionnaire de 1848, réfugié chez un horloger républicain de Trieste, engagé à Tripoli par un voyageur naturaliste hollandais et emmené en Orient où ils parcourent le monde malais, à la recherche d'insectes et d'oiseaux. Et à l'opposé, dans le non moins admirable *Nostromo* (1904), Conrad met aux prises, en un Costaguana fictif d'Amérique du Sud, microcosme rongé par l'argent de la mine et les révolutions politiques, des Anglais, des Français, des Américains, des Italiens comme Gian'Battista Nostromo, marin devenu contremaître des débardeurs, le personnage central (après l'argent), et l'hôtelier Giorgio Viola, Génois à la tête broussailleuse de vieux lion, souvent désigné sous le nom du « Garibaldien », ne croyant ni aux saints ni aux prières, ses dieux à lui étant la Liberté et Garibaldi. Conrad n'a pas hésité à faire de Nostromo un héros du roman : la chose est crédible, écrit-il quelques années plus tard, puisque les Italiens ne cessaient d'affluer dans cette province, comme ce « matelot de la Méditerranée descendu un jour à terre pour tenter la chance au Costaguana »³⁹. La Méditerranée est à l'origine, et elle est transposée – sous une forme peut-être quintessenciée et délocalisée de la méditerranéité⁴⁰ : comme si ses propres conflits se répercutaient aux extrémités des continents, en des lieux improbables, hétérotopiques mais étonnamment décrits en termes spatiaux, là où se concentrent les fureurs et les convulsions violentes du pouvoir.

NOTES

1. Cet article a initialement été publié dans les *Cahiers de la Méditerranée*, n° 86, 2013, « Cité, enclave et continent en Méditerranée (xvi^e-xix^e siècle) ». Ces quelques pages sont à dessein très générales, à la manière – et de très loin, dans tous les sens de l'expression – de la première partie de la *Méditerranée* de Fernand Braudel.
2. Harold Idris Bell, « Alexandria ad Ægyptum », *The Journal of Roman Studies*, n° 36, 1946, p. 130-132 ; Peter Marshall Fraser, « Alexandria ad Ægyptum again », *ibid.*, n° 39, 1949, p. 56 ; Aristide Calderini, *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto greco-romano*, Le Caire, Società reale di geografia d'Egitto, I, 1935, p. 56-57 (occurrences en grec et en latin) ; André Bernard, *Alexandrie la Grande*, nouv. éd., Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 56. Pour l'Antiquité, Cecilia D'Ercole m'a communiqué plusieurs références et je l'en remercie.
3. Philippe Boutry, « Rome, capitale de l'Europe ? », dans Gilles Pécout (dir.), *Penser les frontières de l'Europe du xix^e au xx^e siècle*, Paris, PUF, 2004, p. 197-214.
4. Daniel Nordman, « Frontiere e limiti marittimi : il Mediterraneo », dans Maria Antonietta Visceglia (dir.), *Le radici storiche dell'Europa. L'età moderna*, Rome, Viella, 2007, p. 107-126.
5. Gilbert Buti, *Les chemins de la mer. Saint-Tropez : petit port méditerranéen (xvii^e-xviii^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 362-363.
6. Pierre Birot et Jean Dresch, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, Paris, PUF, 1953-1956, t. 1 ; Pierre Birot, avec la collab. de Pierre Gabert, *Généralités : Péninsule ibérique, Italie*, 2^e éd. revue 1964, p. 3.
7. Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea. A study of Mediterranean History* [2000], Oxford, Malden, 2002, p. 78.
8. Conrad Malte-Brun, *Précis de la géographie universelle, ou description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe...*, Paris, Fr. Buisson, puis al., 1812-1829, 8 vol. (t. 6, 1826).
9. Jules Verne, *Mathias Sandorf*, Paris, Hachette, 1967, 2 t., II, p. 2.
10. Jean-Yves Sarazin, « Cités antiques, médiévales et du Nouveau Monde sur les cartes portulans », dans Catherine Hofmann, Hélène Richard et Emmanuelle Vagnon (dir.), *L'Âge d'or des cartes marines. Quand l'Europe découvrait le monde [Exposition à la Bibliothèque nationale de France, Paris, du 23 octobre 2012 au 27 janvier 2013]*, Paris, Seuil, BnF, 2012, p. 86-89.
11. Le roman devait au départ s'intituler *La Méditerranée*. La documentation géographique de l'écrivain est considérable, puisée en particulier dans le *Bulletin de la Société de Géographie (de Paris)* et dans *Élisée Reclus*.
12. Toponymes, orthographe et ordre de mention maintenus.
13. Jules Verne, *Mathias Sandorf*, *op. cit.*, t. II, p. 81, 150-151, 158-159, 203.
14. Moulay Belhamissi, « Alger et Marseille... Portes de deux mondes à l'époque ottomane », dans Bartolomé Bennassar et Robert Sauzet (dir.), *Chrétiens et musulmans à la Renaissance [Actes du 3^e Colloque international du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, 1994]*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 305-312.
15. *Le Sémaphore de Marseille*, 10 juillet 1830, cité par Jean-Louis Marçot, *Comment est née l'Algérie française (1830-1850). La belle utopie*, Paris, Éditions de la Différence, 2012, p. 214. Je souligne.
16. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, bibliographie et chronologie par Victor Goldschmidt, présentation par Jean-François Mattéi, Paris, Flammarion, 2008, II, livre IX, chap. VI, p. 216.
17. Daniel Nordman, *Tempête sur Alger. L'expédition de Charles Quint en 1541*, [Saint-Denis], Éd. Bouchène, 2011.
18. Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, Paris, A. Maisonneuve, 1962, p. 123, 162, 176.

19. Nora Lafi, *Une ville du Maghreb entre ancien régime et réformes ottomanes. Genèse des institutions municipales à Tripoli de Barbarie (1795-1911)*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 110, 125, et chap. V ; du même auteur, « Ville arabe et modernité administrative municipale : Tripoli (Libye actuelle), 1795-1911 », *Urbama : Espaces, sociétés et urbanisation du monde arabe*, avril 2003, p. 143-151.
20. Bernard Rosenberger, *Le Maroc au xvi^e siècle au seuil de la modernité*, s. l. [Maroc], Fondation des Trois Cultures, 2008.
21. Hélène Blais, « Fortifier Alger ? Le territoire de la colonie en débat vers 1840 », *M@ppemonde*, n° 91, 2008, en ligne : <http://mappemonde.mgm.fr/num19/articles/art08301.pdf> (consulté le 11 février 2013).
22. Lauren A. Benton, *A Search for Sovereignty. Law and Geography in European Empires, 1400-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
23. Pierre Vilar, *Histoire de l'Espagne*, Paris, PUF, 1971, p. 5.
24. Voir Christian Grataloup, *L'invention des continents. Comment l'Europe a découpé le Monde*, Paris, Larousse, 2009, p. 20.
25. Gilbert Buti, *Les chemins de la mer...*, op. cit., p. 46-47 ; quelques noms apparaissent dans l'article du même, « Ville maritime sans port, ports éphémères et poussière portuaire. Le golfe de Fréjus aux xvii^e et xviii^e siècles », dans « Les petits ports : usages, réseaux et sociétés littorales (xv^e-xix^e siècle) », *Rives méditerranéennes*, n° 35, 2010, p. 11-27.
26. Alfred Ernout et Antoine Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4^e éd. revue, corrigée et augmentée d'un index, Paris, C. Klincksieck, 1959-1960, (*porta, portus* et dérivés, p. 523-525) ; sur le terme de *portus*, Gérard Le Bouëdec, « Les petits ports bretons du xvi^e au xix^e siècle », *Rives méditerranéennes*, n° 35, 2010, p. 61-78, p. 63 ; voir Thierry Barbaud, « Transgression et fondation : quelques limites antiques », dans *'Frontières : penser à la limite', L'Archicube*, n° 13, décembre 2012, p. 154-164.
27. Sextus Pompeius Festus, *De la signification des mots*, trad. par Auguste Savagner, Paris, C.-L.-F. Panckoucke, 1846, 2 vol., p. 333. Le mot avait à l'origine une valeur maritime. Voir Tite-Live, *Histoire romaine*, Livre III, 1, 5 : *Antium, propinquam, opportunam et maritimam urbem*, que Gaston Baillet traduit « Antium, par sa proximité, sa position avantageuse de ville maritime » (Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1942). Antium capitale des Volsques (Anzio aujourd'hui) a été définitivement soumise par Rome au iv^e siècle av. J.-C., mais les activités de marins ont continué sous le contrôle des vainqueurs. Exemple ancien à verser au dossier des relations entre le pouvoir, la terre et la mer ?
28. Joseph Vendryes, « La route de l'étain en Gaule », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, n° 101 (2), 1957, p. 204-209.
29. Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du xvii^e siècle...*, op. cit., p. 200.
30. Sur ces liens, Kenneth L. Brown, *Les gens de Salé. Tradition et changement dans une ville marocaine de 1830 à 1930*, traduit de l'anglais par Fernand Podevin et revu par Zakya Daoud, préf. de Mohammed Naciri, Casablanca, Éd. Eddif, 2001, p. 56-63.
31. Yves Florenne, *Le président de Brosses*, Paris, Mercure de France, 1964 : *Lettres italiennes*, Gênes, 1^{er} juil. [1739], p. 48.
32. Beatriz Alonso Acero, *Orán-Mazalquivir, 1589-1639: una sociedad española en la frontera de Berbería*, préface de Miguel Ángel de Bunes Ibarra, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 2000.
33. Voir Daniel Rivet, *Histoire du Maroc de Moulay Idris à Mohammed VI*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2012, p. 227.
34. Mohamed Kably (dir.), *Histoire du Maroc. Réactualisation et synthèse*, Rabat, Édition de l'Institut Royal pour la Recherche sur l'Histoire du Maroc, 2011, p. 431 ; Daniel Rivet, *Histoire du Maroc...*, op. cit., p. 226.

35. Sur le commerce et les relations avec l'extérieur, Mohamed Kably (dir.), *Histoire du Maroc. Réactualisation...*, op. cit., p. 444-446.
36. *Le Sahara algérien. Études géographiques, statistiques et historiques sur la région au sud des établissements français en Algérie*, ouvrage rédigé [par Ausone de Chancel] sur les documents recueillis par les soins de M. le lieutenant-colonel Daumas..., Paris, Fortin, Masson et Cie, Langlois et Leclercq / Alger, Dubos frères, 1845, p. 11. Daumas exclut le désert (terre de parcours uniquement, inhabitable) du Sahara plus complexe (oasis, plaine sablonneuse et vide, mais fécondable par les pluies, immensité stérile et nue, sillonnée par les caravanes) : *ibid.*, p. 3.
37. Hélène Blais, *L'Algérie mise en cartes 1830-1930. Constructions territoriales en situation coloniale*, Dossier d'habilitation, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012, manuscrit inédit, 2 vol., vol. 1, p. 374, et vol. 2, fig. 89.
38. Voir « Le Sahara. 5 000 ans de géopolitique », *L'Histoire. Les collections*, n° 58, janv.-mars 2013 (en particulier Jacques Frémeaux, « Le grand partage colonial », p. 60-65, Michel Foucher, « Le Sahara n'est plus une frontière », p. 76-84).
39. Joseph Conrad, *Nostromo*, trad. de Philippe Neel, introd. et trad. de l'avant-propos de Franck Lessay, Paris, Flammarion, 1990, avant-propos p. 56 et roman p. 78-79, 191.
40. Sur ces questions, Jean-Baptiste Arrault, « À propos du concept de méditerranée. Expérience géographique du monde et mondialisation », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Épistémologie, Histoire de la Géographie, Didactique, article 332, mis en ligne le 3 janvier 2006, consulté le 11 février 2013. URL : <http://cybergeo.revues.org/13093> ; DOI : 10.4000/cybergeo.13093.

RÉSUMÉS

Grammaticale et philologique parfois, juridique et symbolique toujours, la question des frontières renvoie, loin de ces cas emblématiques, à une interrogation constante que n'expriment pas toujours avec clarté des mots qui laissent une ombre d'indécision dans la formulation institutionnelle et géographique : quelles relations existe-t-il entre l'inclusion et l'exclusion, entre la proximité et la distance – apparentes ou mesurées –, entre le centre et la périphérie, entre les centres, et entre le lieu, le voisinage du lieu, le plat pays immédiat et les profondeurs de l'hinterland ? Surgissent toutes les modalités spatiales, fondant non pas un territoire uni par la géographie et par le sens, mais un pays inégal, désarticulé, composé d'exceptions pérennes ou transitoires, de formes géographiques agencées ou superposées.

The question of the border –sometimes considered from a grammatical and philological perspective, and always from a legal and symbolic one– raises issues that are not always accurately reflected by words due to the blur that often persists in institutional and geographic terminologies: what are the relations between inclusion and exclusion, proximity and distance (whether visible or measured), the center and the periphery or between centers themselves? What is the relation between a place and its neighboring area, the flatland that surrounds it and the depths of its hinterland? Constructed through diverse spatial models, the territory is not unified by geography and meaning, but on the contrary it forms an unequal, disconnected country, composed of lasting or transitory exceptions, of structured or layered geographical forms.

borders, effects of scale, enclaves, Mediterranean

INDEX

Mots-clés : frontières, jeu d'échelles, enclaves, Méditerranée